



Culture & Savoirs

ARTS PLASTIQUES

Une œuvre puissante entre le goût de la vie et la mort

La Maison rouge à Paris expose les œuvres de Ceija Stojka. Rescapée des camps, l'artiste tsigane a commencé à peindre et à écrire à 55 ans.

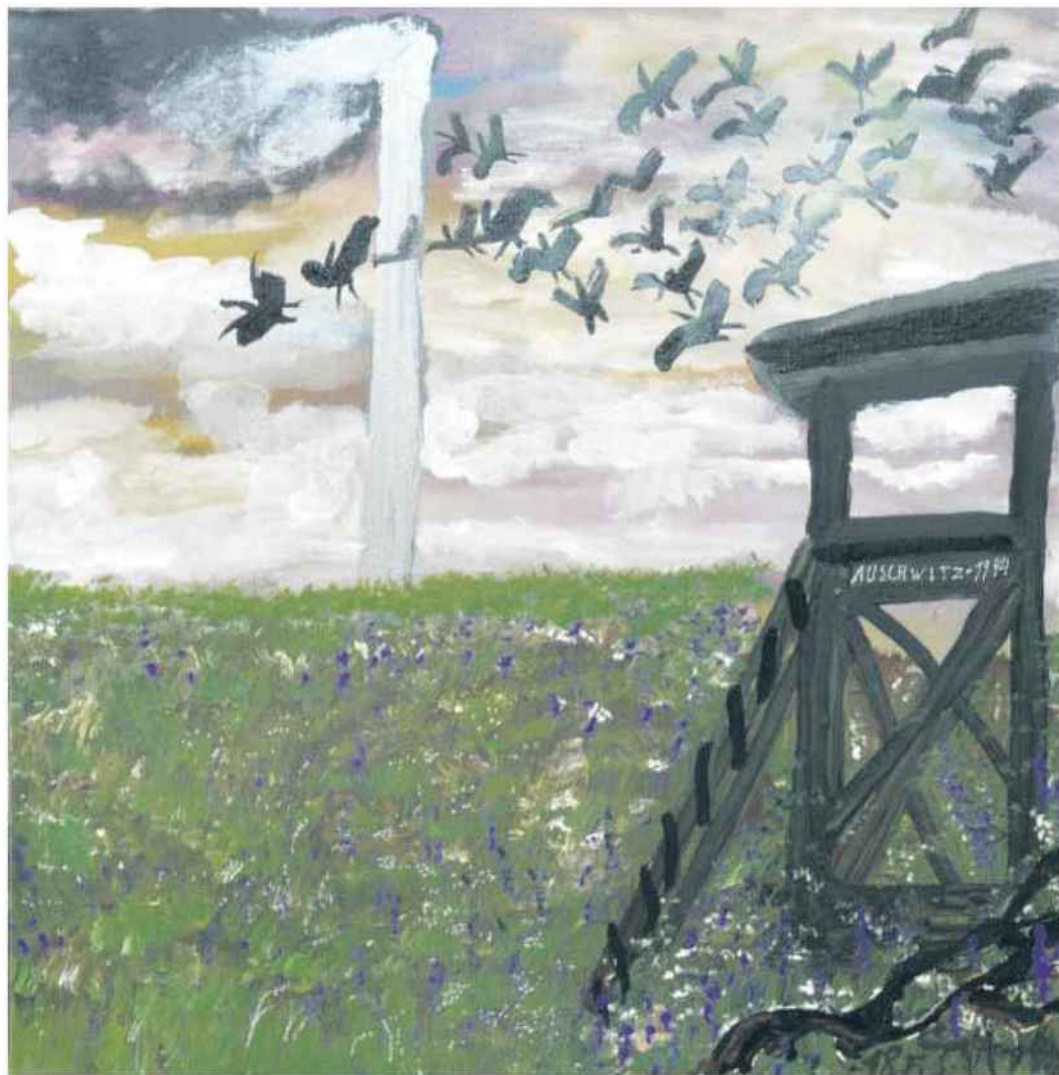
Un vol noir de corbeaux traverse un ciel ravagé. Un panache de fumée s'élève en arrière-plan. La masse sombre d'un mirador s'impose avec une inscription : Auschwitz 1944. On ne sait où on pourrait ranger cette peinture. On ne veut d'ailleurs pas le faire. Ce serait trahir sa puissance expressive. L'exposition à la Maison rouge des peintures de Ceija Stojka (1933-2013) est un choc. On ne la connaissait pas, elle qui a commencé à peindre en 1988 seulement, à 55 ans.

Née en Autriche, elle n'a que 6 ans quand les Tsiganes, dont elle est, sont assignés à résidence. Son père est éleveur de chevaux, mais c'en est fini de cette vie qu'évoquent plusieurs de ses toiles. Avant, c'était une roulotte dans la clairière d'un bois de bouleaux, un grand champ d'herbe verte en lisière d'une forêt,

un arc-en-ciel au-dessus des blés, un début de nuit tranquille sous la lune... En 1941, le père est arrêté et déporté à Dachau, puis Neuen-gamme et Sachsenhausen. Il est assassiné en 1942, au château de Hartheim. En 1943, toute la famille est arrêtée et déportée à Auschwitz, avec 23 000 Roms. L'un de ses frères meurt du typhus, sa mère et ses autres frères et sœurs vont survivre. Sa mère et une de ses sœurs sont passées avec elle, après Auschwitz, à Ravensbrück, puis Bergen-Belsen. Elles sont libérées par les troupes anglaises le 15 avril 1945. La famille finira par reprendre sa vie de marchands de chevaux, puis Ceija deviendra marchande de tissus ambulante.

Un millier de peintures en un peu plus de vingt ans

C'est seulement quatre décennies plus tard, peut-être après sa rencontre avec une documentariste, Karin Berger, qu'elle commence à parler, à écrire et à



Auschwitz 1944, acrylique sur toile, de Ceija Stojka (2009). Ceija Stojka, Adagp, 2017, collection A. de Galbert

peindre. Quatre livres vont se succéder qui lui valent plusieurs distinctions, dont le prix Bruno-Kreisky du livre politique, en 1993. Le documentaire de Karin Berger sort en 1999 et Ceija devient un témoin majeur et militant du sort réservé aux Tsiganes par les nazis. En 2008, l'ordre du mérite lui est décerné par le ministère autrichien de l'Éducation, des Arts et de la Culture.

En un peu plus de vingt ans, elle va peindre près d'un millier d'œuvres. Cent trente d'entre elles sont exposées à la Maison rouge. Celles sur les camps laissent muet, devant une telle force expressive. Parfois, elles sont cadrées comme à hauteur d'un regard d'enfant, sur les bottes d'un SS. À d'autres moments, on est en plan large sur des alignées de châlits; ailleurs, un détenu est fouetté. On sent la neige et

le froid sous de grands ciels de cendres et de feu. On ressent la peur et l'humiliation. Les dessins en noir et blanc forment un récit avec des légendes: « *Auschwitz 1943. On restait debout et debout et debout, raïdes et muets. Les SS hurlaient.* » Plus loin: « *Maman, maman où es-tu? Ils nous frappent...* » Il faut aussi lire les textes: « *Lors de la libération, il faut imaginer le cri des soldats alliés en voyant le camp! Tant de cadavres!*

Les soldats qui nous touchaient pour voir si on était vrais, si on était vivants! Ils ne pouvaient pas comprendre qu'on vive là entre les cadavres, qu'il reste des vivants entre les morts. Et comme ils pleuraient et criaient! Et c'était à nous de les consoler! Au fond, ils nous ont manqué après la Libération, les morts. C'étaient nos protecteurs et ils étaient des êtres humains. Des gens qu'on avait commus. Et on n'était pas seuls, parce qu'il y avait tellement d'âmes qui virevoltaient autour de nous... »

Ceija devient un témoin majeur et militant du sort réservé aux Tsiganes par les nazis.

Ceija Stoka est morte en janvier 2013, quelques mois avant la sortie d'un film intitulé *Mémoires tsiganes, l'autre génocide*. En 2014, à Vienne, son nom est donné à une place sur la rue Lerchenfelder. Un de ses livres, *Je rêve que je vis. Libérée de Bergen-Belsen* est publié en France aux éditions Isabelle Sauvage, en 2016, et une première exposition de ses œuvres a lieu au Crac de Montbéliard, sous le titre « *Retour sur l'abîme, l'art à l'épreuve du génocide* ». En 2017, une exposition lui est entièrement consacrée à Marseille, à la friche de la Belle de Mai. C'est seulement la troisième fois, à la Maison rouge, que ses œuvres sont montrées en France, sur une proposition de Xavier Marchand, du théâtre Lanicolacheur de Marseille, portée par Antoine de Galbert et Paula Aisemberg. ●

MAURICE ULRICH

Jusqu'au 20 mai. Catalogue édité par Fage et la Maison rouge. 200 pages. 30 euros.